

Oraux blancs de français

Descriptif des lectures et activités

Classe de 1^{ère} ES3

NOM et Prénom de l'élève :

Séquence I : L'homme face au sentiment de l'absurdité

DANS LE ROMAN : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture romanesque ?

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours

1. Le héros et la guerre - Quelle image du héros la littérature offre-t-elle ?

ÉTUDE D'UN CORPUS	ACTIVITÉS COMPLÉMENTAIRES	DEVOIRS DE TYPE EAF
<p>Corpus sur le héros au combat</p> <ul style="list-style-type: none"> Voltaire, <i>Candide</i>, chap. 3, la guerre entre Bulgares et Abares, 1759. Stendhal, <i>La Chartreuse de Parme</i>, Fabrice à Waterloo, 1839. Ernest Hemingway, <i>L'adieu aux armes</i>, l'extrait sur les mots de la guerre, 1929. Louis-Ferdinand Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>, Bardamu au front, 1932. 	<p>Étude d'images : combat épique contre guerre absurde</p> <ul style="list-style-type: none"> Clément-Auguste Andrieux, <i>La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815</i>. Eugène Delacroix, <i>La Liberté guidant le peuple (détail)</i>. Jacques Tardi, illustrations pour <i>Voyage au bout de la nuit</i>. <p>Héros et récit épique : une vision parodique</p> <p>Projection de l'épisode <i>La Poétique II</i> de la série <i>Kaamelott</i> d'Alexandre Astier.</p> <p>Mise en voix : l'impossible retour à la vie après les camps</p> <p>Mise en voix d'extraits de <i>La peau et les os</i> de Georges Hyvernaud.</p>	<p>Devoir à la maison à partir du premier corpus</p> <ul style="list-style-type: none"> Commentaire du texte de Céline. Dissertation : Le romancier doit-il nécessairement faire de ses héros des êtres extraordinaires ? <p>Question sur corpus faite en classe</p> <p>Quelles sont les caractéristiques des héros de ce corpus (travail sur les personnages paradoxaux et les antihéros) ?</p>

2. Étude de L'Étranger de Camus en œuvre intégrale - Comment cette œuvre renouvelle-t-elle le genre romanesque, entre « écriture blanche » et expression du bonheur ?

LECTURES ANALYTIQUES	LECTURES & ACTIVITÉS COMPLÉMENTAIRES	DEVOIRS DE TYPE EAF	LECTURES CURSIVES
<p><i>L'Étranger</i>, 1942.</p> <p>1 : L'incipit (I, I).</p> <p>2 : Meursault, Marie et les autres « couples » (I, IV).</p> <p>3 : Le meurtre (I, VI).</p> <p>4 : La plaidoirie de l'avocat (II, IV).</p> <p>5 : La fin du roman (II, 5)</p>	<p>Parcours du roman</p> <p>Lecture des épisodes de la « petite femme automate » et du « Tchecoslovaque ».</p> <p>Lectures échos</p> <ul style="list-style-type: none"> Extrait du début du <i>Procès</i> de Kafka. Incipit de <i>Molloy</i> de Beckett. Extrait de <i>Pour un nouveau roman</i> de Robbe-Grillet (le personnage, une notion périmée). La pensée de l'absurde chez Camus : extraits du <i>Mythe de Sisyphe</i>. <p>Sortie au théâtre</p> <p><i>L'Étranger</i>, mise en scène de Benoît Verhaert, au Théâtre 14 (fév. 2015).</p>	<p>Devoirs sur table</p> <p><u>Sur la mort du personnage</u></p> <ul style="list-style-type: none"> Hugo, <i>Les Misérables</i>, 1862. Zola, <i>L'Assommoir</i>, 1877 [Commentaire]. Beckett, <i>Malone meurt</i>, 1951. Cohen, <i>Belle du Seigneur</i>, 1968. <p>Dissertation sur le héros, qui selon Camus courrait « jusqu'au bout de [son] destin », contrairement aux hommes.</p> <p><u>Sur le portrait du héros et le rapport du roman au réel</u></p> <ul style="list-style-type: none"> Balzac, <i>Le Chef-d'œuvre inconnu</i>, 1832 [Commentaire]. Hugo, <i>L'Homme qui rit</i>, 1869. Zola, <i>L'Assommoir</i>, 1877. Proust, <i>Le Temps retrouvé</i>, 1927. <p>Dissertation sur le rapport entre le roman et le réel.</p> <p>Entraînement à la dissertation en classe</p> <p>Faut-il que le personnage de roman éprouve des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?</p>	<p>Un roman mettant en scène un héros paradoxal, au choix :</p> <p>Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i>.</p> <p>Flaubert, <i>Madame Bovary</i>, <i>L'Éducation sentimentale</i>, <i>Bouvard et Pécuchet</i>.</p> <p>Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>.</p> <p>Giono, <i>Un roi sans divertissement</i>.</p> <p>Gracq, <i>Le Rivage des Syrtes</i>, <i>Un balcon en forêt</i>.</p> <p>Duras, <i>Le ravissement de Lol V. Stein</i>.</p> <p>Modiano, <i>Villa Triste</i>.</p> <p>Kourouma : <i>Les Soleils des Indépendances</i>.</p> <p>Cossery, <i>Mendiants et orgueilleux</i>.</p> <p>Hyvernaud : <i>La peau et les os</i>.</p> <p>Calvino, <i>Si par une nuit d'hiver un voyageur</i>.</p> <p>Kafka, <i>La métamorphose</i>.</p>

AU THÉÂTRE : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture théâtrale ?

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours

LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE ET COMPARAISON DE MISES EN SCÈNE	LECTURES CURSIVES
<p>6 : Eugène Ionesco, <i>La Cantatrice chauve</i></p> <p>Le dialogue absurde entre les époux Smith au sujet de Bobby Watson (scène 1), 1950.</p>	<p>Étude d'une mise en scène : <i>La Cantatrice chauve</i> par Jean-Luc Lagarce (1991, reprise en 2007).</p> <p>Comparaison de plusieurs mises en scène : <i>En attendant Godot</i> de Beckett, entre farce et tragédie, par par Joël Jouanneau (1991), Alain Timar (1995) et Luc Bondy (1999).</p>	<p>Une pièce au choix :</p> <ul style="list-style-type: none"> Ionesco : <i>La Cantatrice chauve</i>, <i>Les chaises</i>, <i>La leçon</i>, <i>Rhinocéros</i>. Beckett : <i>En attendant Godot</i>, <i>Fin de partie</i>.

Séquence II : L'homme et ses masques

AU THÉÂTRE : En quoi Dom Juan, comédie morale ambiguë, fait-elle tomber les masques ?

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours

Étude de Dom Juan de Molière en œuvre intégrale

LECTURES ANALYTIQUES	ÉTUDE DE MISES EN SCÈNE	DEVOIRS DE TYPE EAF	LECTURES CURSIVES
<p>1 : L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.</p> <p>2 : La tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.</p> <p>3 : La conquête d'une paysanne, Acte II, scène 2.</p> <p>4 : La scène du pauvre, Acte III, scène 2.</p>	<p>Étude de la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).</p> <p>Autres mises en scène La scène du Pauvre (Acte III, scène 2) vue par Marcel Bluwal (1965).</p> <p>La fin de la pièce (Acte V, scènes 5 et 6) vue par Armand Delcampe (1999).</p> <p>Repères sur la pièce</p> <ul style="list-style-type: none"> • Son histoire et sa réception. • Sa dimension baroque. <p>Sur la question de la mise en scène Lecture d'un extrait de <i>Lire le théâtre</i> d'Anne Ubersfeld, 1977.</p>	<p>Devoirs sur table Sur l'affrontement au théâtre Question sur le corpus suivant :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Molière, <i>Dom Juan</i>, Acte IV, scènes 4 et 5, 1665. • Anouilh, <i>Antigone</i>, 1944. • Koltès, <i>Le retour au désert</i>, 1988. <p>Sur l'illusion théâtrale</p> <ul style="list-style-type: none"> • Shakespeare, <i>Le Songe d'une nuit d'été</i>, monologue final de Puck, 1595. • Corneille, <i>L'illusion comique</i>, Acte V, scène 5, 1635. • Marivaux, <i>Les acteurs de bonne foi</i>, scène 2, 1757. • Claudel, <i>L'Échange</i>, version de 1952. <ul style="list-style-type: none"> • Commentaire du texte de Claudel. • Dissertation : Peut-on dire que le théâtre est fidèle au réel ? • Invention : Dialogue argumenté sur le rapport entre théâtre et réalité. 	<p>Une pièce au choix : Corneille, <i>L'illusion comique</i>. Molière, <i>Le Tartuffe</i>, <i>Le Misanthrope</i>. Racine, <i>Phèdre</i>. Marivaux, <i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i>, <i>L'Épreuve</i>. Beaumarchais, <i>Le Barbier de Séville</i>, <i>Le Mariage de Figaro</i>. Musset, <i>Lorenzaccio</i>. Hugo, <i>Ruy Blas</i>. Pirandello, <i>Six personnages en quête d'auteur</i>. Giraudoux, <i>La guerre de Troie n'aura pas lieu</i>. Anouilh, <i>Antigone</i>. Cocteau, <i>La Machine infernale</i>. Camus, <i>Caligula</i>, <i>Les Justes</i>. Sartre, <i>Huis clos</i>. Koltès, <i>Combat de nègre et de chiens</i>, <i>Le retour au désert</i>. Pommerat, <i>Cendrillon</i>.</p>

SORTIES AU THÉÂTRE

Sorties proposées

- *Le Porteur d'histoire* d'Alexis Michalik, mise en scène de l'auteur, au Studio des Champs-Élysées (oct. 2014)
- *L'affaire de la rue de Lourcine* d'Eugène Labiche, mise en scène de Yann Dacosta, au Théâtre 13 (février 2015).
- *La discrète amoureuse* de Félix Lope de Vega, mise en scène de Justine Heynemann, au Théâtre 13 (mars 2015).
- Voir également : *L'Étranger*, mise en scène de Benoît Verhaert au théâtre 14, dans le cadre de la séquence I et de l'étude du roman (février 2015).

DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION :

Comment les écrivains du XVIIe siècle dénoncent-ils les masques de la Cour ?

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe au XXe s.

LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE D'UN CORPUS
<p>5 : Jean de La Fontaine, « Les obsèques de la Lionne », <i>Fables</i>, Livre VIII, 14, 1678.</p>	<p>Corpus sur les masques de la Cour, et sur l'hypocrisie au XVIIe siècle.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Texte ci-contre. • Jean de La Fontaine, « La cour du Lion », <i>Fables</i>, Livre VII, 6, 1678. • Madame de Sévigné, extrait d'une lettre au marquis de Pomponne (1664), <i>Lettres</i>, 1726. • Saint-Simon, extrait du chapitre XVI des <i>Mémoires</i> consacré au roi, 1830.

Séquence III : L'homme entre civilisation et barbarie

Comment les écrivains affirment-ils la valeur de l'homme en s'interrogeant sur l'Autre ?

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation, du XVIe au XXe s.

1. Étude de l'essai « Des Cannibales » : comment Montaigne invite-t-il le lecteur à réfléchir aux notions de civilisation et de barbarie ?



LECTURES ANALYTIQUES	LECTURES ET ACTIVITÉS COMPLÉMENTAIRES		DEVOIR DE TYPE EAF
<p>« Des Cannibales », <i>Essais</i>, Livre I, 30/31, édition de 1595.</p> <p>1 : Une affaire de langage : la réflexion sur « barbare » et « sauvage » (pp. 16-19)</p> <p>2 : Des cannibales chez le roi de France (pp.31-32).</p> <p>Les numéros de pages renvoient à l'édition Folio plus classique, Gallimard.</p>	<p>Lectures échos La relativité des cultures</p> <ul style="list-style-type: none"> Montaigne, « Des Cannibales », <i>Essais</i>, Livre I, 30/31, édition de 1595 : description du rituel anthropophage. Hérodote, <i>Enquête</i>, Ve s. av. J-C : extrait sur la folie du roi perse Cambyse et sur la relativité des coutumes. <p>Étude d'un corpus sur « l'impossible voyage vers l'autre » au XXe siècle Manuel <i>L'écume des lettres</i>, pp. 324-325.</p> <p>Extraits des œuvres suivantes :</p> <ul style="list-style-type: none"> Paul Nizan, <i>Aden Arabie</i>. Michel Leiris, <i>L'Afrique fantôme</i>. Blaise Cendrars, « Passagers », in « Feuilles de route », 1924. 	<p>Images Une vision contemporaine de la rencontre de l'Autre</p> <p>Projection d'un extrait de <i>J'irai dormir à Hollywood</i>, d'Antoine de Maximy : la rencontre avec les Indiens Navajos.</p>	<p>Devoir sur table sur le pouvoir Corpus :</p> <ul style="list-style-type: none"> Montaigne, fin du chapitre « Des Cannibales », <i>Essais</i>, 30/31, 1595. La Fontaine, « Le Loup et l'Agneau », <i>Fables</i>, livre I, fable 10, 1668. Rousseau, <i>Du contrat social</i>, extrait du chapitre 4, 1762. Jarry, <i>Ubu roi</i>, Acte III, scène 2, 1896.

2. De la dénonciation de l'esclavage au chant de la Négritude, comment les écrivains défendent-ils la valeur de l'homme ?

Objets d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIe au XXe s. / Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours

LECTURES ANALYTIQUES	LECTURES & ACTIVITÉS COMPLÉMENTAIRES	LECTURES CURSIVES
<p>3 : Voltaire, la rencontre entre Candide et le nègre de Surinam, <i>Candide</i>, chapitre XIX, 1759.</p> <p>Pour les oraux du 20 et du 27 mai seulement :</p> <p>4 : Léopold Sédar Senghor, « Poème liminaire », extrait de <i>Hosties noires</i>, 1948.</p> <p>Pour les oraux</p>	<p>Lectures échos De la dénonciation de l'esclavage à la célébration de la Négritude</p> <ul style="list-style-type: none"> Montesquieu, « De l'esclavage des nègres », extrait du chapitre XV de <i>L'esprit des lois</i>, 1748. Aimé Césaire, <i>Discours sur le colonialisme</i>, 1950. Mise en voix du texte. Aimé Césaire, <i>Discours sur la Négritude</i>, 1987 (lecture à la maison). Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », <i>Chants d'ombre</i>, 1945 (lecture à la maison). <p>Images L'invention du mythe du Sauvage et sa représentation</p> <ul style="list-style-type: none"> Observation d'une image extraite de la <i>Cosmographie universelle</i> d'André Thevet, 1575 : la représentation du cannibalisme. Projection en classe de deux vidéos sur l'exposition <i>L'invention du sauvage</i> au Musée du Quai Branly (2012). Projection d'un extrait de <i>Vénus noire</i>, d'Abdellatif Kechiche, 2010. Étude d'image : affiche de promotion pour l'Exposition coloniale de Lyon de 1894. 	<p>Une œuvre au choix :</p> <p>Romans, contes philosophiques, récits</p> <p>Voltaire, <i>L'Ingénu</i> Erich Maria Remarque, <i>À l'ouest rien de nouveau</i> Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i> Vercors, <i>Les animaux dénaturés</i> Édouard Glissant, <i>Le quatrième siècle</i> Jorge Semprun, <i>Le Grand voyage</i> Harper Lee, <i>Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur</i> Didier Daeninckx, <i>Cannibale</i> Hubert Haddad, <i>La Cène ou Le dernier festin des Cannibales</i> Jorge Semprun, <i>L'écriture ou la vie</i> Primo Levi, <i>Si c'est un homme</i> John Howard Griffin, <i>Dans la peau d'un noir</i></p> <p>Essais</p> <p>Robert Antelme, <i>L'espèce humaine</i> Claude Lévi-Strauss, <i>Race et histoire</i></p>

Lecture analytique n°1

I

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'est un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « M^{me} Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

Lecture analytique n°2

J'ai bien travaillé toute la semaine, Raymond est venu et m'a dit qu'il avait envoyé la lettre. Je suis allé au cinéma deux fois avec Emmanuel qui ne comprend pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Il faut alors lui donner des explications. Hier, c'était samedi et Marie est venue, comme nous en étions convenus. J'ai eu très envie d'elle parce qu'elle avait une belle robe à raies rouges et blanches et des sandales de cuir. On devinait ses seins durs et le brun du soleil lui faisait un visage de fleur. Nous avons pris un autobus et nous sommes allés à quelques kilomètres d'Alger, sur une plage resserrée entre des rochers et bordée de roseaux du côté de la terre. Le soleil de quatre heures n'était pas trop chaud, mais l'eau était tiède, avec de petites vagues longues et paresseuses. Marie m'a appris un jeu. Il fallait, en nageant, boire à la crête des vagues, accumuler dans sa bouche toute l'écume et se mettre ensuite sur le dos pour la projeter contre le ciel. Cela faisait alors une dentelle mousseuse qui disparaissait dans l'air ou me retombait en pluie tiède sur le visage. Mais au bout de quelque temps, j'avais la bouche brûlée par l'amertume du sel. Marie m'a rejoint alors et s'est collée à moi dans l'eau. Elle a mis sa bouche contre la mienne. Sa langue rafraîchissait mes lèvres et nous nous sommes roulés dans les vagues pendant un moment.

Quand nous nous sommes rhabillés sur la plage, Marie me regardait avec des yeux brillants. Je l'ai embrassée. À partir de ce moment, nous n'avons plus parlé. Je l'ai tenue contre moi et nous avons été pressés de trouver un autobus, de rentrer, d'aller chez moi et de nous jeter sur mon lit. J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns.

Ce matin, Marie est restée et je lui ai dit que nous déjeunerions ensemble. Je suis descendu pour acheter de la viande. En remontant, j'ai entendu une voix de femme dans la chambre de Raymond. Un peu après, le vieux Salamao a grondé son chien, nous avons entendu un bruit de semelles et de griffes sur les marches en bois de l'escalier et puis : « Salaud, charogne », ils sont sortis dans la rue. J'ai raconté à Marie l'histoire du vieux et elle a ri. Elle avait un de mes pyjamas dont elle avait retroussé les manches. Quand elle a ri, j'ai eu encore envie d'elle. Un moment après, elle m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non. Elle a eu l'air triste. Mais en préparant le déjeuner, et à propos de rien, elle a encore ri de telle façon que je l'ai embrassée. C'est à ce moment que les bruits d'une dispute ont éclaté chez Raymond.

On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu m'as manqué, tu m'as manqué. Je vais t'apprendre à me manquer. » Quelques bruits sourds et la femme a hurlé, mais de si terrible façon qu'immédiatement le palier s'est empli de monde. Marie et moi nous sommes sortis aussi. La femme criait toujours et Raymond frappait toujours. Marie m'a dit que c'était terrible et je n'ai rien répondu. Elle m'a demandé d'aller chercher un agent, mais je lui ai dit que je n'aimais pas les agents. Pourtant, il en est arrivé un avec le locataire du deuxième qui est plombier. Il a frappé à la porte et on n'a plus rien entendu. Il a frappé plus fort et au bout d'un moment, la femme a pleuré et Raymond a ouvert. Il avait une cigarette à la bouche et l'air doux. La fille s'est précipitée à la porte et a déclaré à l'agent que Raymond l'avait frappée. « Ton nom », a dit l'agent. Raymond a répondu. « Enlève ta cigarette de la bouche quand tu me parles », a dit l'agent. Raymond a hésité, m'a regardé et a tiré sur sa cigarette. À ce moment, l'agent l'a giflé à toute volée d'une claque épaisse et lourde, en pleine joue. La cigarette est tombée quelques mètres plus loin. Raymond a changé de visage, mais il n'a rien dit sur le moment et puis il a demandé d'une voix humble s'il pouvait ramasser son mégot. L'agent a déclaré qu'il le pouvait et il a ajouté : « Mais la

prochaine fois, tu sauras qu'un agent n'est pas un guignol. » Pendant ce temps, la fille pleurait et elle a répété « Il m'a tapée. C'est un maquereau. » - « Monsieur l'agent, a demandé alors Raymond, c'est dans la loi, ça, de dire maquereau à un homme ? » Mais l'agent lui a ordonné « de fermer sa gueule ». Raymond s'est alors retourné vers la fille et il lui a dit : « Attends, petite, on se retrouvera. » L'agent lui a dit de fermer ça, que la fille devait partir et lui rester dans sa chambre en attendant d'être convoqué au commissariat. Il a ajouté que Raymond devrait avoir honte d'être soûl au point de trembler comme il le faisait. À ce moment, Raymond lui a expliqué : « Je ne suis pas soûl, monsieur l'agent. Seulement, je suis là, devant vous, et je tremble, c'est forcé. » Il a fermé sa porte et tout le monde est parti. Marie et moi avons fini de préparer le déjeuner. Mais elle n'avait pas faim, j'ai presque tout mangé. Elle est partie à une heure et j'ai dormi un peu.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie,
chapitre IV (extrait), 1942.

Lecture analytique n°3

Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai

crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie,
chapitre VI (extrait), 1942.

Lecture analytique n°4

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

Lecture analytique n°5

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Albert Camus, *L'Étranger*, deuxième partie,
chapitre V (extrait), 1942.

Lecture analytique n°6

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

M. SMITH, *toujours dans son journal.*
Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH
Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH
Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH
Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH
Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH
Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH
C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH
La pauvre Bobby.

M. SMITH
Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH
Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH
Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH
Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH
Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

Mme SMITH
Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH
Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH
Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH
Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH
Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

Mme SMITH
C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH
Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH
Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH
Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH
Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH
Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

Mme SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

[...]

Annexe 1 - Étude d'images

Combat épique contre guerre absurde



La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852

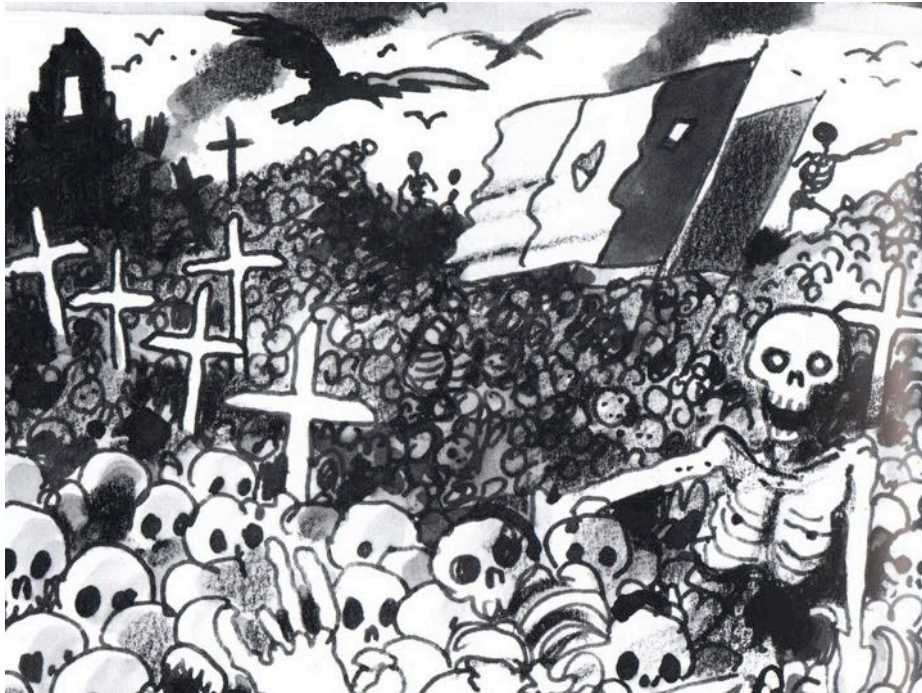


Illustration pour *Voyage au bout de la nuit* de Jacques Tardi, 1988

Annexe 2 - Documents complémentaires



La liberté guidant le peuple (détail), Eugène Delacroix, 1830



Jacques TARDI, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand CÉLINE, © Éditions Gallimard/Fonds Futuropolis, 1988.

Lecture analytique n°1

Dom Juan
extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

Lecture analytique n°2

Dom Juan extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Lecture analytique n°3

Dom Juan extrait de l'Acte II, scène II

DOM JUAN, *apercevant Charlotte* – Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE – Assurément. Autre pièce nouvelle.

DOM JUAN – D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE – Vous voyez, Monsieur.

DOM JUAN – Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Et vous y demeurez ?

CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Vous vous appelez ?

CHARLOTTE – Charlotte, pour vous servir.

DOM JUAN – Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE – Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DOM JUAN – Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE – Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM JUAN – Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE – Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM JUAN – Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE – Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM JUAN – Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE – Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DOM JUAN – Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE – Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM JUAN – Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

CHARLOTTE – Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM JUAN – Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE – Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DOM JUAN – Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE – Il n'a garde.

Lecture analytique n°4

Dom Juan, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN – Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

Il court au lieu du combat.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

Lecture analytique n°5

« Les obsèques de la Lionne »

La femme du Lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple
Rugir en leurs patois Messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le parêtrer¹,
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : « Chétif hôte des bois
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles. Venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle, apothéose ! »
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

1 Graphie choisie pour la rime.

Lecture analytique n°1

Montaigne, « Des Cannibales », Essais, Livre I, chap. 30/31, 1595.

De « Or je trouve... » à « *Hos natura modos primum dedit* » (p. 19).

16

Des cannibales

topographes¹, qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils² veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant³ du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait : non en cela seulement, mais en tous autres sujets, car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin⁴, d'écrire toute la physique⁵. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités. Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation⁶, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire⁷ de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances⁸ du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police⁹, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages¹⁰ de même que nous appelons sauvages les fruits que nature de soi et de son progrès¹¹ ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

1. Par opposition aux « cosmographes », les topographes sont des voyageurs qui pratiquent l'observation directe des pays qu'ils visitent.
2. Le pronom désigne les cosmographes.
3. Tout le reste.
4. Pour tirer parti de ce fragment.
5. À comprendre ici comme science des choses naturelles (*phusis* en grec = nature).
6. La « France Antarctique », c'est-à-dire le Brésil.
7. Critère.
8. Usages.
9. Le parfait gouvernement.
10. Le mot « sauvage » vient du latin *silva* qui signifie forêt.
11. Processus.

Des cannibales

17

En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant¹ la saveur même et délicatesse se trouvent, à notre goût même, excellentes à l'envi des nôtres² en divers fruits de ces contrées-là, sans culture, ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé³ la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout⁴ étouffée. Si est-ce que⁵ partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et ueniunt hederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et uolucres nulla dulcius arte canunt⁶.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter⁷ le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas⁸ la texture de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art⁹. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières; les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me

1. Et par conséquent si.
2. Rivalisant avec les nôtres.
3. Surchargé.
4. Complètement.
5. Toujours est-il que.
6. « Le lierre vient mieux de lui-même que les grottes solitaires; l'arbousier croît plus beau et les oiseaux ont un chant plus mélodieux sans travail » (Properce, I, II, 10-11 et 14).
7. Reproduire.
8. Pas plus que.
9. Idée développée par le philosophe athénien dans les *Lois*, X, 888e.

Fin de la lecture n°2 : « *Hos natura modos primum dedit* ».

18

Des cannibales

semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisins de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois déplaisir, de quoi¹ la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon² ne l'aient eue : car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi³ la poésie a embelli l'âge doré⁴, et toutes ses inventions à feindre⁵ une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience, ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de soudure⁶ humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nul usage de service⁷, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oisives ; nul respect de parenté, que commun⁸ ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles⁹ mêmes

1. De ce que.

2. Lycurgue, législateur mythique de Sparte, et Platon, philosophe athénien, auteur de *La République* et des *Lois*, ont tous deux élaboré des constitutions idéales.

3. Dont.

4. L'Âge d'or.

5. Imaginer.

6. D'art et de solidarité.

7. De serfs (esclaves ou domestiques).

8. Sinon le respect mutuel.

9. Termes.

Des cannibales

19

qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction¹, le pardon, [sont] inouïes. Combien trouverait-il² la république qu'il a imaginée, éloignée de cette perfection ?

*Hos natura modos primum dedit*³.]

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante, et bien tempérée, de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade, et m'ont assuré n'en y avoir vu aucun tremblant, chassieux⁴, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis⁵ le long de la mer et fermés, du côté de la terre, de grandes et hautes montagnes, ayant entre-deux⁶, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poissons et de chairs⁷, qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres ; et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoiqu'il les eût pratiqués⁸ à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette⁹, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables¹⁰ de deux ou trois cents âmes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout, et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par la faîte, à la mode d'aucunes de nos granges, des-

1. Médisance.

2. Le pronom renvoie ici à Platon.

3. « Voilà les premières lois qu'offrit la nature » (Virgile, *Géorgiques*, II, 20).

4. Atteint de chassie, sécrétion jaunâtre sur le bord des paupières.

5. Installés.

6. Entre mer et montagne.

7. Viandes.

8. Fréquentés.

9. Position, c'est-à-dire à cheval.

10. D'une capacité.

Lecture analytique n°2

Montaigne, « Des Cannibales », Essais, Livre I, chap. 30/31, 1595.

De « Trois d'entre eux... » à la fin.

Des cannibales

31

tous les autres serpents.» Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or j'ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacréontique¹. Leur langage au demeurant, c'est un langage doux, et qui a le son agréable, retirant² aux terminaisons grecques. Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée (bien misérables de s'être laissés piper au désir de la nouveauté, et [d']avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre) furent à Rouen, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était. Le roi parla à eux longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes « moitié » les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim

1. Inspirée ou digne d'Anacréon, poète lyrique grec (VI^e-V^e s. av. J.-C.), dont les *Odes*, publiées en 1554, ont remporté un grand succès et suscité une véritable mode.

2. Ressemblant.

32

Des cannibales

et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses, pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un truchement¹ qui me suivait si mal, et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandais quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait² en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée ; il dit qu'il lui en restait cela, que quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de haut de chausses³.

1. Interprète.

2. Qu'il pourrait en tenir.

3. Partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux.

Lecture analytique n°3

Voltaire

**« Ce qui leur arriva à Surinam... »,
Candide, chapitre XIX, 1759**

Le héros naïf de Voltaire, Candide, voyage en Amérique du Sud avec son valet, Cacambo. Dans ce chapitre, qui contribue à la critique de l'optimisme, les deux personnages rencontrent un nègre aux portes de Surinam, ville appartenant aux Hollandais. En donnant la parole à cet esclave estropié, Voltaire en fait son porte-voix.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre¹ étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

- O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.

- Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ». Et il versait des larmes en regardant son nègre ; et en pleurant, il entra dans Surinam.

¹ Le mot nègre n'est pas encore connoté péjorativement au XVIIIe siècle.

Pour les oraux du 20
et du 27 mai

Lecture analytique n°4

Léopold Sédar Senghor
« Poème liminaire », in *Hosties noires*

Texte 2 Léopold Sédar SENGHOR, *Hosties noires* (1948)

Léopold Sédar Senghor (1906-2001) associe volontiers poésie et prière dans le recueil *Hosties noires*. Le premier poème (« Poème liminaire ») rappelle son expérience de soldat de l'armée coloniale, mobilisé en 1939.

1. Léon-Gontran Damas (1912-1978) est un poète guyanais, co-fondateur du concept de négritude avec Césaire et Senghor.

2. Militaires de l'armée coloniale qui ont payé un lourd tribut sur les champs de bataille français.

3. Marque de cacao.

4. Bateaux.

5. Étoffe brillante.

6. Longue robe.

À L.-G. Damas¹

Vous Tirailleurs Sénégalais², mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort
Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang ?

Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux
Je ne laisserai pas – non ! – les louanges de mépris vous enterrer furtivement.

5 Vous n'êtes pas des pauvres³ aux poches vides sans honneur
Mais je déchirerai les rires *banania*³ sur tous les murs de France.

Car les poètes chantaient les fleurs artificielles des nuits de Montparnasse
Ils chantaient la nonchalance des chalands⁴ sur les canaux de moire⁵ et de simarre⁶
Ils chantaient le désespoir distingué des poètes tuberculeux

10 Car les poètes chantaient les rêves des clochards sous l'élégance des ponts blancs
Car les poètes chantaient les héros, et votre rire n'était pas sérieux, votre peau
noire pas classique.

Ah ! ne dites pas que je n'aime pas la France – je ne suis pas la France, je le sais –
Je sais que ce peuple de feu, chaque fois qu'il a libéré ses mains

15 A écrit la fraternité sur la première page de ses monuments
Qu'il a distribué la faim de l'esprit comme de la liberté
À tous les peuples de la terre conviés solennellement au festin catholique.

Ah ! ne suis-je pas assez divisé ? Et pourquoi cette bombe
Dans le jardin si patiemment gagné sur les épines de la brousse ?

20 Pourquoi cette bombe sur la maison édiflée pierre à pierre ?

Pardonne-moi, Sira-Badral⁷, pardonne étoile du Sud de mon sang
Pardonne à ton petit-neveu s'il a lancé sa lance pour les seize sons du sorong⁸
Notre noblesse nouvelle est non de dominer notre peuple, mais d'être son rythme
et son cœur

25 Non de paître les terres, mais comme le grain de millet⁹ de pourrir dans la terre
Non d'être la tête du peuple, mais bien sa bouche et sa trompette.

Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes, votre frère de sang
Vous Tirailleurs Sénégalais, mes frères noirs à la main chaude, couchés sous la
glace et la mort ?

7. Princesse du XIV^e siècle qui a fondé un royaume.

8. Instrument de musique.

9. Petit grain de céréales tropicales des zones sèches.

Paris, avril 1940.

In *Œuvre poétique*, © Seuil.

Annexe 1 - Document complémentaire

En écho à l'essai de Montaigne : illustration d'un rituel cannibale pour la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, 1575



Annexe 2 - Étude d'image

Affiche de promotion de l'Exposition coloniale de Lyon, 1894

